

trigon-film

présente

KUESSIPAN

Un film de Myriam Verreault
Canada, 2019



Dossier de presse

DISTRIBUTION
trigon-film

CONTACT MÉDIAS
romandie@trigon-film.org
056 430 12 35

MATÉRIEL PHOTO www.trigon-film.org

Sortie Suisse romande: 11 août 2021

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	Myriam Verreault
Scénario	Myriam Verreault, Naomi Fontaine
Montage	Amélie Labreche, Myriam Verreault, Sophie Leblond
Image	Nicolas Canniccioni
Musique	Louis-Jean Cormier
Son	Frédéric Cloutier, Stephen De Oliveira
Costumes	Marjolayne Desrosiers, Laurie-Anne Viens
Equipment	Joëlle Péloquin
Production	Félize Frappier, Réginald Vollant, Sylvie Lacoste
Pays	Canada
Année	2019
Durée	117 minutes
Langue/ST	Français, Innu /a/f

DISTRIBUTION

Mikuan Vollant	Sharon Fontaine-Ishpatao
Shaniss Jourdain	Yamie Grégoire
Claude Vollant	Mike Innu Papu McKenzie
Metshu Vollant	Cédrick Ambroise
Louise Vollant	Caroline Vachon
Francis	Étienne Galloy
Greg	Douglas Grégoire
La professeur de Mikuan	Brigitte Poupart

FESTIVALS & PRIX *entre autres*

Quebec FF: Grand Prize

Nashville Film Festival: Narrative Feature Award

Human Rights FF Genève: Special Mention – Fiction and Human Rights Jury & Youth Jury

SYNOPSIS

Deux amies inséparables grandissent dans une communauté innue. Mikuan vit au sein d'une famille aimante, tandis que Shaniss recolle les morceaux d'une enfance bafouée. Enfants, elles se promettent de toujours rester ensemble, coûte que coûte. Mais à l'aube de leurs 17 ans, leur amitié se craquelle lorsque Mikuan s'amourache d'un blanc et se met à rêver de sortir de cette réserve trop petite pour ses ambitions.



BIOGRAPHIE DE MYRIAM VERREAULT



FILMOGRAPHIE

2019 KUESSIPAN

2011 MA TRIBU C'EST MA VIE (documentaire web)

2009 À L'OUEST DE PLUTON en co-réalisation

Myriam Verreault a grandi à Loretteville en banlieue de Québec. Après des études en journalisme, en histoire et en cinéma, elle gravite dans le milieu de la télévision et du cinéma en tant qu'accessoiriste, réalisatrice et monteuse. Elle se fait connaître avec *À l'ouest de Pluton* en 2009, un premier long métrage applaudi par la critique qui a fait son chemin dans plus de 50 festivals à travers le monde. Elle l'a coréalisé, scénarisé, produit et monté. En 2011, elle signe le documentaire web de l'ONF *Ma tribu c'est ma vie* qui la

met en contact, entre autres, avec la réalité d'une jeune de Mani-Utenam. Elle monte, en 2014, *Québécoisie* de Mélanie Carrier et Olivier Higgins, un documentaire nommé au Gala des Jutra et traitant des relations entre Québécois et Autochtones. Elle a débuté le travail de recherche et de scénarisation de *Kuessipan* en 2012 en compagnie de l'écrivaine du roman éponyme, Naomi Fontaine. Elle y a planché pendant 5 ans avant de le tourner, multipliant les voyages d'immersion dans la communauté innue. Myriam est présentement réalisatrice de la télésérie 5e rang, diffusée sur ICI Radio-Canada.

NAOMI FONTAINE, coscénariste

Naomi Fontaine est née dans la communauté innue de Uashat, petite baie du Fleuve St-Laurent enclavée dans la ville Sept-Îles. Après ses études universitaires à Québec, elle retourne à Uashat, où elle pratique la profession d'enseignante durant trois ans. Attachée à son peuple, elle écrit le visage des Innus, ce que leurs yeux ont vécu. Son premier recueil de récits poétiques «Kuessipan: À toi», a été publié en 2011 aux Édi-



ons Mémoire d'encrier. Traduit en anglais et publié en France, ce livre connaît un succès critique et public qui lui vaut d'être sélectionné pour le prestigieux prix des Cinq continents. Elle codirige également l'anthologie qui rassemble des écrits des Premiers peuples, «Tracer un chemin», «Meshkenatsheu». Son deuxième roman, «Manikanetish, Petite Marguerite» est publié aux Éditions Mémoire d'encrier en 2017 et connaît un succès tout aussi retentissant que son premier. Son 3e récit, intitulé «Shuni», toujours aux Éditions Mémoire d'encrier, se retrouvera sur les rayons pour la rentrée 2019.



ENTREVUE AVEC MYRIAM VERREULT (réalisatrice-scénariste) **ET NAOMI FONTAINE** (co-scénariste et auteure du livre «Kuessipan»)

Kuessipan signifie: «À toi», «À ton tour». Au-delà de sa signification dans le livre, quelle est la portée de ce «À toi»?

Myriam Verreault: Le titre fait écho non seulement à l'histoire, mais aussi au processus de création. Il y avait quelque chose à transmettre, une sorte de passation de flambeau pour que le film puisse exister. Naomi a d'abord accepté de me transmettre son livre Kuessipan, mais elle m'a aussi transmis une volonté et un savoir.

Naomi Fontaine: Le livre n'est pas une histoire à proprement parler. C'est un ensemble de voix. Lorsque j'ai écrit Kuessipan, j'avais une intention très claire : donner à voir des visages, des lieux et des moments vécus dans ma communauté. Le désir de m'éloigner des images généralement véhiculées de Uashat mak Mani-Utenam¹, celles du désœuvrement et de la perte d'identité. Kuessipan, c'est d'abord «à toi», «à eux», à ceux dont je parle, à exister en dehors des préjugés.

MV: Cette passation allait s'opérer ensuite avec les comédiens, pratiquement tous des Innus de la communauté, pour qui s'étaient la toute première expérience professionnelle de jeu. Ils allaient incarner des personnages très proches d'eux et prouver à leur tour qu'ils pouvaient eux aussi faire partie de ce monde.

Il aurait été difficile d'imaginer que le film puisse se faire ailleurs que sur la Côte-Nord.

MV: Quand j'ai visité Uashat pour la première fois, je suis tombée en amour avec les gens et j'ai tout de suite compris qu'il fallait non seulement les montrer eux, mais surtout qu'ils prennent le haut du pavé. Je ne les avais jamais vus au cinéma ni à la télé. Ils étaient invisibles dans l'image qu'on se fait du Québécois. J'étais con-

vaincue que d'autres pouvaient tomber en amour avec eux. Mais pour ce faire, il fallait tout faire là-bas.

NF: Il y a aussi l'importance du lieu. Il y a ce vaste territoire, le fleuve aussi large qu'une mer, les saisons... puis il y a la réserve qui est un lieu contenu, restreint. Cette étroitesse d'espace apporte cependant une proximité entre les gens avec tout ce que ça implique de beau: la solidarité, l'entraide, l'interdépendance des gens.

MV: Le mot «réserve» possède une connotation négative, mais au fond, qu'est-ce qui fait la réserve?

Ce sont les gens. Et moi, je voulais montrer ce lieu à travers la vie des gens...

NF: D'où la distinction qu'il faut faire entre réserve et communauté. La réserve, c'est le lieu. La communauté, ce sont les gens. Il existe une barrière réelle, une frontière délimitée entre la réserve et la ville de Sept-Îles qui enclave Uashat et la sépare de Mani-Utenam, qui est à 15 minutes de voiture. Mais la communauté, ça transcende ça.

Naomi, à qui t'adressais-tu quand tu as écrit Kuessipan?

NF: Aux Québécois. J'ai grandi à Québec depuis l'âge de sept ans et ils avaient une image faussée de ma nation. J'avais envie de dire «Je vais te montrer le visage de ma grand-mère». Après, je me suis rendue compte que les Innus se reconnaissaient dans le livre et que le fait de se reconnaître dans une littérature était bon, important et faisait plaisir.

Myriam, quel a été ton point d'entrée dans le livre?

MV: Le style de Naomi est très descriptif, sans être lourd. Je voyais tout. Il y a cette phrase qui m'a fait un effet immense: J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond. Je la connaissais, je la comprenais et je sentais tout l'amour que l'écrivaine lui portait.

Je m'identifiais à quelqu'un qui n'était pas moi et je pouvais m'imaginer vivre dans la réserve, vouloir en sortir, mais aussi vouloir y rester. Il y a des choses qui sont très mal comprises à propos des Innus, comme le fait que les filles ont des enfants tôt. Il y a quelque chose de simple dans la manière dont Naomi décrit ça, dans le «pourquoi pas» qui fait voler nos préjugés en éclats.

Le livre est remarquable dans sa puissance d'évocation, mais il n'est pas narratif au sens propre. Comment avez-vous transformé la matière du livre?

MV: Il y a d'abord eu ce séjour de recherche où nous nous sommes installées là-bas pendant deux mois à l'été... 2012!

NF: On s'était fait un trip d'été. On a passé beau-

coup de temps avec les gens, sur la plage, autour d'un feu, on sortait beaucoup...

MV: Moi j'ai eu un choc qui m'a sortie de cette image où les autochtones font pitié. J'ai fait la fête avec eux. J'avais de grandes ambitions d'écrire la première version cet été-là, mais je n'ai pas écrit une seule ligne (rires coupables). J'avais l'impression de faire l'école buissonnière. Il y avait trop à apprendre, à assimiler. Mais au fond, le processus d'écriture était déjà enclenché à force de vivre avec eux.

Quelle forme a pris la co-écriture?

MV: Après avoir déterminé ensemble les grandes lignes du récit et de ce qu'on voulait dire, j'ai assumé l'écriture au jour le jour, mais Naomi s'est imposée comme la gardienne de la culture et de l'esprit du projet. Le processus étant long, c'était facile de se perdre. Elle me ramenait à l'essentiel de ce qu'on voulait faire, de ce que devait être le film. Et elle alimentait mon écriture avec d'autres idées et de nouvelles images juste par le trument de longues conversations au téléphone où l'on jasait simplement de la vie.



Comment a émergé le récit?

MV: On voulait montrer la vie des Innus à travers le regard d'une fille (Mikuan), mais en même temps créer une histoire qui pouvait se passer ailleurs. Dire «voici une Innue», c'est différent de dire «voici tous les Innus», ce qui est impossible et pas forcément intéressant sur le plan dramatique. À partir d'impressions recueillies là-bas et des images fortes du livre, on a imaginé ces deux amies, Mikuan et Shaniss, qui portent en elles deux forces qui s'opposent et se nourrissent: vouloir partir, vouloir rester. C'était déjà une transgression, car ces personnages ne sont pas dans le livre à proprement parler. Concrètement, plus le scénario avançait, plus on s'éloignait du livre, mais sans jamais en trahir l'esprit.

NF: Quand on parle des autochtones, on a tendance à mettre tout le monde dans le même panier. Il fallait qu'on puisse voir la multitude des possibles. D'où l'importance de développer d'autres personnages comme Metshu, le frère de Mikuan, leurs parents, sa grand-mère, ou le chum de Shaniss.

Il y a eu plusieurs versions du scénario, beaucoup de refus. Qu'a-t-il gagné au fil de la réécriture et qu'a-t-il perdu?

MV: Ce qui a été perdu, c'est mon idée de faire un film plus impressionniste, en tableaux. Il y a eu un glissement vers quelque chose de plus narratif, au sens américain. Grâce aux refus... ou plutôt, à cause des refus, je pense que ça m'a amenée à développer la profondeur de chaque personnage. Je me suis décomplexée vis-à-vis l'idée du mode narratif traditionnel et j'ai perdu ma peur de faire quelque chose de convenu. Les lieux et les gens sont tellement invisibles que ce sont eux qui apportent la dimension nouvelle.

Est-ce que la voix off s'est imposée d'emblée?

MV: La voix off de Mikuan qui était présente dans

les premières versions a disparu pour nous permettre de «penser récit» en imaginant des actions concrètes. Je l'ai ensuite ramenée en production, ce qui m'a permise de retourner au livre pour l'écrire. Donc on s'est éloignée du livre pendant la scénarisation, pour y revenir à la fin avec une idée claire de ce qu'il fallait prendre. Ça s'est fait naturellement, car on avait respecté l'esprit du bouquin.

La voix off nourrit le film telle une musique et apporte une clé pour comprendre Mikuan et les Innus affectivement, intuitivement.

NF: Les images de Myriam ajoutent une couche aux phrases tirées du livre, elles en multiplient les sens. J'avais mes propres images quand je les ai écrites, et maintenant elles en génèrent d'autres qui ne sont pas incompatibles. Les bouts de narration sont un beau rappel au livre.

MV: La voix off apporte une poésie, mais en même temps elle est très enracinée dans le réel, de par la force d'évocation des mots de Naomi. La voix off est partie inhérente au récit du film puisque Mikuan est une écrivaine en devenir qui pense son monde avec les mots.

Au-delà de cette histoire d'une amitié fusionnelle mise à l'épreuve, le film décline l'idée de liberté sous plusieurs formes : dans le rapport au territoire, dans les rapports aux autres et les aspirations pour le futur.

MV: Je me souviens d'une entrevue au téléphone lors de mon séjour de scénarisation. De son bureau à Montréal, la journaliste m'a demandé ce qui me marquait chez les Innus. Au même instant, je regardais une fille de dix ans rouler en quatre-roues sans casque sur la plage. J'ai répondu : la liberté. En vivant là-bas, j'ai senti cette liberté qui s'exprime comme un gros «fuck you» aux règles, aux lois, aux lignes de démarcation...

NF: Il n'y a pas de mot qui désigne «liberté» en innu. Il faut avoir connu l'enfermement pour se

faire une idée de ce qu'est la liberté. Une manière d'exprimer cette idée dans ma langue serait donc «fin de l'enfermement». Le contraire de la réserve, finalement.

MV: J'ai essayé de mettre en scène des moments de vie qui transcendent l'enfermement de

discussions, on a le reflet de leur manière de voir.

Les enfants peuplent les rues, la réserve, la vie. Et le niveau de drame qu'ils vivent est celui qu'on expérimente normalement en tant qu'adulte. Il y a une scène où Shaniss dit:



la réserve. La scène d'ouverture incarne ça. On voit Mikuan et Shaniss, enfants, cueillant des petits poissons, le capelan, sur la plage la nuit.

La quête de liberté de Mikuan n'est pas une négation de sa communauté. Mais de cet «enfermement»?

MV: Mikuan est une Innue en 2019, fière de ses racines, mais qui se pose des questions qui dépassent son identité culturelle. Elle se demande si elle peut avoir un impact sur les choses, si elle peut faire une différence dans sa propre vie, mais aussi à une échelle plus vaste. Des questions qui s'appréhendent peu importe où l'on se trouve sur la planète. Shaniss se pose des questions semblables, mais ses choix sont différents. Elle fonde une famille très jeune, elle aime le lieu, elle n'a pas du tout envie de quitter. Dans leurs

«des fois j'ai l'impression qu'on est déjà vieilles».

NF: Les enfants sont au cœur de tout. Ils jouissent d'une très grande liberté, jouent dehors sans trop de contraintes. La contrepartie de cette liberté vécue en bas âge, c'est qu'ils apprennent les choses plus rapidement. Ils sont confrontés au drame et à la mort de manière plus frontale.

Les problèmes sociaux sont présents en toile de fond, mais jamais de manière complaisante. Ils n'étouffent ni la lumière ni l'élan de vie. Comment as-tu conjugué ça?

MV: La direction artistique ne ment pas et n'embellit rien. L'environnement est conforme à la réalité et laisse visibles les traces de pauvreté. Le ton lumineux vient de la façon de filmer, de cadrer. On braquait notre regard sur les gens, pas sur les détails du décor, ni sur la dureté sous-ja-

cente à certaines scènes. Oui, les personnages vivent des situations de désœuvrement, mais c'est d'eux, qu'émane la lumière.

Dans la mise en scène, le mot d'ordre était de suivre les acteurs et non l'inverse. De les laisser libres et ne pas les enfermer dans des dialogues rigides ou leur donner des marques précises au plancher afin qu'ils puissent se sentir libre dans le jeu. Le directeur photo Nicolas Cannicconi et son chef éclairagiste Denis Lamothe ont parfois trimé dur pour éclairer de manière à ce qu'on puisse tourner à presque 360 degrés.

Le jeu des comédiens est bouleversant de vérité.

NF: Si j'avais une certitude, c'est que Myriam allait trouver de bons comédiens chez nous. Les Innus sont très près d'eux-mêmes, de leurs émotions. Le jeu vient naturellement. Nous sommes de nature ludique!

MV: Personne n'avait d'expérience professionnelle. Mon approche était donc de travailler dans le sens de ce qu'ils étaient dans la vie. Et de trouver des gens dont la vie et la personnalité collaient le plus possible aux personnages. Sha-

Mikuan. L'audition a consisté en une conversation de deux heures où on a parlé de sa vie. Je n'en revenais pas, mais j'avais l'impression de parler avec mon personnage. Sharon était très réticente au début. Ce n'est pas une extravertie. La directrice de casting a dû courir après elle pour la convaincre de venir faire des essais. Même chose pour Yamie Grégoire qui incarne Shaniss. Il y avait des moments de fulgurance dans ses essais, mais il y avait aussi beaucoup de ratés, de décrochage. Il lui manquait l'expérience. Pour un film conventionnel, j'aurais cherché ailleurs. Mais elle était Shaniss dans l'âme et c'est cette vérité-là qui m'intéressait et que je voulais mettre en scène.

Donc, une fois les comédiens trouvés, il restait beaucoup de travail pour en arriver à ce niveau de jeu. Comment as-tu procédé?

MV: On a retenu deux candidats pour chaque rôle et on a organisé des ateliers avec l'aide de Brigitte Poupart qui est venue à Uashat en amont du tournage et pendant une bonne partie de la production. Elle a trouvé toute sorte d'astuces pour les dégèner. Ensuite, elle a animé les ateliers de jeu, ce qui m'a permis de les observer



ron Fontaine-Ishpatao a été choisie, car elle est

avec un peu de recul. On a beaucoup répété. On

leur a permis de dire les dialogues à leur manière.

En production, on a tourné avec deux caméras pour capter un maximum de réactions et j'ai fait de très longues prises sans couper de manière à laisser les situations exister et en capter l'essence.

Le racisme latent est évoqué par certains moments, tel qu'au bar au début du film ou encore à travers la querelle entre Shaniss et Mikuan, quand celle-ci annonce qu'elle veut partir étudier à Québec avec son nouveau chum Francis, un blanc. Comment percevez-vous cette thématique?

MV: Personnellement, je ne le vois pas comme du racisme envers les Blancs, mais plutôt de la crainte envers « l'autre ». Il y a une réelle angoisse collective liée à la survie en tant que peuple. Ils ont un destin de résistance. Ils sont moins de vingt mille, pas huit millions. Les Québécois francophones devraient être en mesure de comprendre cette réalité de minoritaire et des enjeux de perte culturelle qui vient avec. Quelle est la saine limite entre la protection de la richesse culturelle d'un peuple et le repli identitaire? Le film évoque la question en s'attardant à une petite communauté, mais c'est un sujet universel, intemporel, complexe, qui est plus que jamais d'actualité. Ce que j'aime de cette querelle entre Mikuan et Shaniss, c'est que les deux ont raison.

NF: Quand Myriam est arrivée dans la communauté, elle a tout de suite été acceptée à cause de son attitude. Une attitude de respect, d'ouverture, mais aussi une dégainée décontractée, pas hautaine, super «chill».

MV: Ce qui m'a frappée, c'est que blancs et Innus sont voisins, à Sept-Îles, littéralement. On traverse de l'autre côté de la rue et soudainement, on sort ou on entre dans la réserve. Les gens se côtoient sans se parler. L'histoire

d'amour entre Mikuan et Francis révèle cette proximité silencieuse et sa complexité.

Mikuan et Francis partagent des choses, des appréhensions, le goût de l'écriture, de la musique. Leur univers n'est pas si loin l'un de l'autre, mais en même temps, il l'est. Ils ne peuvent pas faire abstraction des différences culturelles et surtout du poids de l'histoire. Pour défendre son chum, Mikuan rappelle à Shaniss que «Francis n'a volé la terre de personne.» Francis porte malgré lui le fardeau d'une culpabilité collective.

Comment utilises-tu la musique et pourquoi le choix de Louis-Jean Cormier?

MV: Je voulais que la musique originale soit mélodique et non connotée culturellement. La musique innue est très présente dans le film, ainsi que la musique que Mikuan écoute, qui est une musique pop de son époque. La musique originale devait plutôt illustrer l'intériorité de Mikuan avec goût et avec une réelle charge émotive.

La productrice Félize Frappier avait rencontré Louis-Jean et elle avait pensé à lui pour composer la musique puisqu'il est originaire de Sept-Îles. Quand elle m'a informée de son intérêt, j'étais dubitative.

J'avais beaucoup de respect pour cet artiste, mais je craignais que cela soit perçu comme un simple coup de pub ou que sa participation éclipses la performance des acteurs. Mais ces craintes n'étaient pas justifiées. Le scénario l'a touché et il s'est mis au service de l'oeuvre. En plus, étant lui-même de Sept-Îles, l'intérêt de Louis-Jean venait aussi du fait qu'il connaît très bien la réalité de la réserve qu'il a côtoyée dans son enfance et la richesse des relations autochtones-allochtones.

Je lui ai demandé de trouver des sonorités singulières et d'utiliser des instruments non classiques. J'ai toujours aimé les sonorités électroniques

rétro et Louis-Jean a embrassé un tout nouveau style avec une aisance déconcertante. La grande force de sa composition est d'introduire subtilement la mélodie principale dans la tête des spectateurs sans l'imposer de façon tonitruante au début du film. C'est la première fois qu'il fait la mu-

chez nous et faire un film. Personne ne l'a empêchée non plus. C'est elle qui a pris cette décision. Elle souhaitait montrer nos vies, nos rêves, nos souffrances. Elle ne pouvait pas faire ça n'importe comment. Elle l'a fait avec respect, elle l'a fait avec nous, d'égal à égal. Au bout du



sique d'un film de fiction, mais j'ai l'impression que ce n'est pas sa dernière...

Les polémiques autour de Slav et Kanata ont soulevé des questions qui seraient difficiles d'ignorer dans cet entretien. Mais il me semble que la nature du film, sa manière, devient sa propre réponse.

NF: Pour Kanata, Lepage, dont j'aime beaucoup le travail, s'est privé de quelque chose. Il s'est privé d'une rencontre. Ce qu'on a critiqué, c'est le fait de ne pas avoir inclus les autochtones d'une manière ou d'une autre.

MV: Il faut faire une différence entre critique et censure. Ceux qui ont rapporté les propos des uns et des autres n'ont pas fait cette distinction importante. Au lieu d'entendre le fond de la critique, certains ont préféré crier à la censure.

NF: Personne n'a demandé à Myriam de venir

compte, c'est une question individuelle que chaque artiste devrait se poser sur sa propre légitimité à porter une parole.

MV: Faire ça sans eux, ç'a aurait été comme d'entrer chez quelqu'un sans frapper ni enlever ses souliers, aller dans la cuisine et se servir dans le frigo!

Je n'aurais pas pu. Cela ne m'a jamais même traversé l'esprit. De toute façon, j'ai fait ce film justement pour entrer en relation avec « l'autre ». Le faire sans son consentement ne faisait aucun sens. Il y a une expression que j'aime: «It takes two to tango» et j'ajouterais, encore plus pour danser le Makusham. Si les artistes innus du film n'avaient pas participé à l'aventure avec enthousiasme, cela aurait coulé le projet. Il faut un consentement mutuel quand on crée à deux ou en groupe, c'est comme en amour.

Bien sûr que lorsque l'affaire Kanata a explosé, je me suis remise en question. Je me suis interrogée sur la légitimité du projet. Mais ce qui me ramenait à la nécessité de finir le film était le pacte que j'avais avec les Innus qui avaient participé à la production. Eux, ils m'avaient donné leur cœur, leur fierté et leur temps, je ne pouvais pas les trahir. Et j'en suis venue à penser que ce qui avait tant blessé avec Kanata, c'était davantage l'exclusion que l'appropriation. Ce que j'entends sur le terrain c'est: «Oui, tu peux parler de nous, mais pas sans nous.» Et il me semble que lorsqu'on appartient à un groupe dominant, c'est la moindre des délicatesses.

La production a fait beaucoup d'efforts pour embaucher des gens de la place, des dizaines d'acteurs et figurants, des gens dans l'équipe technique, pour les inclure, pour les consulter à

toutes les étapes. La productrice Félize Frappier a tissé des liens avec les organismes communautaires, avec le conseil de bande et elle a fait équipe avec le producteur innu Réginald Vollant à Mani-Utenam. En embauchant le personnel de Montréal, Félize et moi avons instauré une directive claire à l'effet qu'on allait chez les Innus faire un film avec eux et qu'il fallait démontrer une réelle sensibilité, qu'il fallait adhérer à une philosophie basée sur le respect.

NF: Peut-être que le film est une forme d'appropriation culturelle. Si oui, c'est la plus belle façon de le faire, c'est-à-dire ensemble. Ce qui importe c'est la manière. Pour être claire, je ne crois pas à l'appropriation au sens qu'on lui donne maintenant. Je crois à l'échange, au partage.

MV: Au final, le film parle de lui-même. Il faut le voir.



**SHARON FONTAINE-ISHPATAO,
comédienne**

Sharon Fontaine-Ishpatao est originaire de Uashat et a fait ses études collégiales en arts visuels au cégep de Sept-Îles. En tant qu'artiste multidisciplinaire, sa pratique artistique recoupe la peinture, la photo, le photomontage et la vidéo. Sa démarche artistique porte principalement sur l'exploration de l'identité, thématique à laquelle elle intègre des éléments de la culture populaire, afin de donner un aspect ludique et de mélanger engagement social



et absurdité. Son court métrage documentaire *De face ou de profil* réalisé avec le Wapikoni Mobile a été présenté dans plusieurs festivals, en plus de recevoir en 2015 le Prix Coup de Cœur Télé-Québec du Festival Présence Autochtone à Montréal, ainsi que le prix du meilleur documentaire au Festival du Film Étudiant de Québec (FFEQ 2016). Ses œuvres visuelles ont quant à elles été exposées dans plusieurs expositions collectives, dont le symposium MAMU. Elle poursuit ses études en théâtre à l'Université Laval de la ville de Québec depuis l'automne 2018.

S'étant démarqué lors des auditions au printemps 2017, notamment dû à sa grande sensibilité artistique, Sharon a été sélectionnée pour interpréter le personnage de Mikuan, protagoniste principale du film *Kuessipan*.

«Ce film m'a apporté de l'espoir et de la confiance. Mon désir secret serait qu'il transforme la vision du public par rapport aux autochtones. Qu'il n'y ait plus de stéréotypes. Lors du processus de casting, j'hésitais à vouloir entrer dans la salle d'audition. Je ne voulais pas faire partie d'une histoire déjà vue auparavant et j'avais peur d'imiter la triste image d'une jolie Pocahontas. Kuessipan est authentique, comme les acteurs du film. Ceux qui y ont travaillé ont donné le meilleur d'eux-mêmes. À tous ceux qui regarderont ce film, j'espère qu'il vous touchera autant qu'il m'a touché. Je suis honorée de dire que je fais partie d'un projet aussi sincère.»



YAMIE GRÉGOIRE, comédienne

Yamie Grégoire a grandi à Uashat et étudie actuellement à l'école secondaire Manikanetish. Passionnée de sport et d'écriture, elle a également fait partie de la ligue d'improvisation de son école. Déterminée et ambitieuse, elle aimerait poursuivre dans le domaine cinématographique. Dans *Kuessipan*, Yamie interprète le personnage de Shaniss, meilleure amie de Mikuan.

«Je crois que Kuessipan m'a fait grandir. J'ai vécu de beaux moments avec de bonnes personnes, et j'ai adoré mon expérience. Avant, j'étais perdue, et en faisant le film, j'ai su où j'avais envie d'être! Je me

suis retrouvée, grâce à Kuessipan, et je crois que le film va avoir un impact sur les gens. C'est un beau film dans lequel nous y avons mis tout notre coeur et notre amour! C'est une partie de la vie des gens qui sera montrée. Les non-autochtones pourront comprendre un peu la façon de vivre des gens de notre belle communauté et pour les innus, ce sera une façon de leur rappeler que leurs réserves, ce sont de belles réserves.»

CÉDRICK AMBROISE, comédien

Cédric Ambroise vient de la communauté de Uashat mak Mani-Utenam et a étudié à l'école secondaire Manikanetish. Cédric est un musicien autodidacte, qui a appris la guitare et le piano au moyen de vidéos sur le Web. À l'été 2017, il a enregistré plusieurs chansons avec le Wapikoni mobile. Il a suivi des ateliers de jeu avec Myriam Verreault et Naomi Fontaine au printemps 2017, ce qui lui a permis de se démarquer et de décrocher le rôle de Metshu, frère aîné de Mikuan dans le film *Kuessipan*.



«Le film m'a apporté une chose en particulier que je n'avais pas avant, et que je ne suis pas seul à avoir perdu, c'est l'espoir, notre lumière qui brillait dans nos yeux. Mais depuis le film,

je suis devenu très responsable et cela m'a redonné envie de découvrir le monde, voyager. J'ai retrouvé une joie et ma connexion au monde autour de moi. Ce film me donne envie de travailler un peu plus sur moi-même pour arriver à ce que je souhaite. Kuessipan est important, parce qu'il faut montrer les vraies choses de la vie. Chaque rôle peut avoir un impact sur la vie des gens, que ce soit en bien ou en mal. Quelqu'un pourrait se reconnaître dans un personnage pour ensuite faire de son mieux et c'est ce que le film m'a apporté.»



ÉTIENNE GALLOY, comédien

Étienne a rencontré le scénariste Éric K. Boulianne en 2011. C'est là que tout a commencé. Une bromance entre les deux en est découlé, les menant à Cannes avec le court-métrage *Petit Frère* (2013), à la Mostra de Venise avec le long-métrage *Prank* (2014) et à Baie St-Paul avec le long-métrage *Avant qu'on explose* (2019).

Son ambition et son amour pour le 7e art font d'Étienne un artiste très curieux, s'intéressant à toutes les facettes du cinéma. Il fait confiance aux projets qui le touchent et qui l'inspirent, sautant à pieds joints vers de nouvelles aventures avec comme ligne directrice: La création. Dans *Kuessipan*, Étienne interprète le personnage de Francis, un adolescent de Sept-Îles de qui Mikuan tombe amoureuse.

«Je me souviens quand Myriam m'a écrit pour m'annoncer que j'avais le rôle. Elle m'a dit: «Es-tu prêt pour une expérience culturelle complètement débile? Attention, ça pourrait changer ta vie.» Moi qui mélangeais Sept-Îles avec Trois-Rivières, j'avais complètement aucune idée de ce dans quoi je m'embarquais, et je pense que c'est pour ça que j'ai autant aimé le tournage. J'avais aucune attente et je me suis laissé surprendre par les innus et leur culture. Pour moi, Kuessipan a été comme un voyage où tu pars seul. C'est super confrontant au départ, car il fallait que je m'intègre à un groupe qui se connaît depuis très longtemps, mais une fois que je me suis intégré, c'est la fierté d'avoir tissé des liens très forts. Et je ne voulais pas que le tournage soit la seule cause de ma relation envers les amis que je me suis fait là-bas, donc j'essaie d'y aller chaque été ou de les voir à chaque fois qu'ils viennent à Montréal. Ils m'ont beaucoup appris sur moi-même, et c'est pour ça que c'est important de préserver ces liens précieux. Je pense que le public doit faire la même chose dans la salle de cinéma. Se laisser surprendre par le voyage auquel ils vont participer. C'est l'un des plus beaux voyages du monde, car c'en est un où l'on en revient avec un sentiment d'apparten-

ance envers des gens et un endroit. Même si on ne les a connus que pour 120 minutes. Et ça, ça veut dire que le film a réussi son travail.»

CAROLINE VACHON, comédienne

Caroline Vachon est originaire de Uashat. Elle est éducatrice à l'enfance depuis plus de 10 ans et elle est passionnée par son travail. Au printemps 2017, elle s'est inscrite aux auditions de *Kuessipan* et son talent naturel lui a permis de décrocher le rôle de Louise Vollant, la mère de Mikuan et femme de Claude Vollant. Ce dernier personnage est interprété par Mike Innu Papu McKenzie, avec qui Caroline partage sa vie depuis maintenant 20 ans.



«Jouer dans Kuessipan a été un beau défi pour moi! De me plonger dans la peau de quelqu'un d'autre, dans une autre famille. Et c'est aussi l'histoire de cette famille, de cette communauté qui m'a touchée, parce que c'est ce que nous sommes : liés. C'est cette proximité qui nous caractérise. Pas seulement avec la famille immédiate, mais avec tout le monde qui nous entoure. Nous sommes proches dans tous les moments de la vie, bons ou tristes. Et j'aimerais que les non-autochtones puissent nous voir comme Myriam nous a montrés. Qu'ils puissent voir à quel point nous nous soutenons. Ensuite, le film est aussi une belle histoire pour les jeunes de la communauté avec un message qui dit qu'il est aussi beau et possible de voler de ses propres ailes, poursuivre ses études et de suivre ses rêves.»

MIKE INNU PAPU MCKENZIE, comédien

Mike Innu Papu McKenzie est originaire de Mani-Utenam sur la Côte Nord. Il a étudié à Uashat et à Chicoutimi, avant de devenir animateur à la radio communautaire CKAU de Uashat mak Mani-Utenam dans les années 1990. Dans les années 2000, il a été animateur à la vie étudiante à l'école secondaire Manikanetish de Uashat, en plus de travailler dans le domaine de la construction. En 2007, il est l'initiateur d'un projet de film humoristique et d'un CD de parodies, tous deux intitulés «Innu Papu» (Les innus qui rient). Il en assure la production et la réalisation, en plus d'y tenir le rôle principal.



Depuis les 5 dernières années, Mike travaille au Conseil de Bande Innu Takuaikan Uashat mak Mani-Utenam (ITUM). Il y complète actuellement son deuxième mandat à titre de conseiller politique. Au printemps 2017, la réalisatrice Myriam Verreault l'a approché, sentant que son parcours professionnel riche et varié faisait de lui le candidat idéal pour interpréter le personnage de Claude Vollant.

«J'ai beaucoup grandi avec Kuessipan. Par rapport à ma petite famille. Parce que c'est un film familial et émouvant qui touche tout le monde. J'ai encore de bons souvenirs du film et du tournage! Kuessipan m'a beaucoup aidé dans ma vie. Le film m'a donné beaucoup d'énergie, notamment au niveau de ma santé mentale et de ma sobriété. Ce fut aussi une première expérience en tant qu'acteur et j'en remercie la réalisatrice Myriam et Félize, la productrice. Pour le public, ça vaut la peine d'aller voir le film, parce que c'est une histoire vraiment touchante d'une famille. C'est là que les gens vont connaître les innus: ce qu'on vit dans la communauté, ce qu'on vit présentement, en famille, en communauté chez les premières nations.»

DISTRIBUTION

trigon-film
Limmatauweg 9
5408 Ennetbaden
Tel. 056 430 12 30
www.trigon-film.org
info@trigon-film.org

MÉDIAS

Kathrin Kocher | Brigitte Siegrist
Tel. 056 43012 35
romandie@trigon-film.org

PHOTOS

www.trigon-film.org

trigon-film